

Une enfance épique

Amélie Nothomb, *Le Sabotage amoureux*, Paris, Albin Michel, 1993, 187 pages.

Ook Chung

Volume 36, numéro 3 (213), juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chung, O. (1994). Compte rendu de [Une enfance épique / Amélie Nothomb, *Le Sabotage amoureux*, Paris, Albin Michel, 1993, 187 pages.] *Liberté*, 36(3), 220–226.

OOK CHUNG

UNE ENFANCE ÉPIQUE

Amélie Nothomb, Le Sabotage amoureux, Paris, Albin Michel, 1993, 187 pages.

Les romans dont le héros est un enfant semblent avoir la faveur des écrivains depuis quelque temps¹. Presque toujours, le spécimen en question est un surdoué ployant sous l'enclume de ses connaissances, autrement dit un adulte qu'on aurait travesti en enfant, une espèce de nain sérieux dont l'intelligence monstrueusement précoce est censée commander notre admiration. Rares sont les livres qui dépassent le procédé et réussissent à restituer toute la magie et la fraîcheur préservée de l'enfance. L'héroïne du dernier livre d'Amélie Nothomb, *Le Sabotage amoureux*, se situe à cheval sur ces deux catégories. « À cheval » est bien l'expression juste : la chevauchée imaginaire qui ouvre le roman et d'où dérive partiellement le titre², va droit à la mythologie et

1. Citons *La Vie devant soi* (Émile Ajar), *E=MC², mon amour* (Patrick Cauvin), *Quand j'avais cinq ans, je m'ai tué* (Howard Buten); et, au Québec, *Les Portes tournantes* (Jacques Savoie), *Le Souffle de l'Harmattan* (Sylvain Trudel), *La Chute du corps* (Hélène Lebeau).

2. Cf. p. 139.

aux fictions de l'enfance (quel gosse n'a pas eu sa Ros-sinante ?). Mais en même temps l'héroïne semble avoir hérité de l'intelligence pointue et de la pompe mégalo-maniaque de Prétextat Tach dans *Hygiène de l'assassin*. Amélie Nothomb passe de la vieillesse déliquescence à l'enfance épique avec un égal brio. La sensibilité de l'enfance, tour à tour émerveillée et écorchée, orageuse et lumineuse, pudique et obscène, chevaleresque et joyeusement barbare, est rendue avec une rare justesse, loin des images d'Épinal et des souvenirs de l'écrivain nostalgique devenu adulte³.

C'est en Chine que se déroule ce roman, et pourtant jamais pays n'aura été aussi absent tant il est vrai, comme le veut l'adage, qu'il n'est pays que de l'enfance. L'enfance, microcosme hors duquel le dessin du monde, ses contingences historiques, glissent dans l'abstrait et le flou. Le regard est au ras de l'herbe — ou, dans ce cas-ci, des ventilateurs. Les moindres gestes de l'enfance ont la sève de l'épopée tandis que, là-haut, les fades décrets des adultes, qui redessinent la carte du monde, paraissent dérisoires comme un bourdonnement de mouche. Car ces guerres d'apaches auxquelles se livrent depuis toujours les enfants sont avant tout une croisade contre le sérieux et le lymphatisme des adultes. « Et puis, nous détestions que les adultes se mêlent de nos histoires. Ils affadissaient tout. Ils n'avaient pas le moindre sens épi-que » (p. 80-81)⁴. Cette rivalité avec le monde adulte n'empêche pas, cependant, un certain mimétisme : ayant

3. Toutefois, on pourrait reprocher à Amélie Nothomb un va-et-vient entre la « vision avec » de l'héroïne, qui n'a que sept ans, et les remarques savantes de l'auteur (qui cite Wittgenstein ainsi que d'autres écrivains), de sorte que les deux registres narratifs ont tendance à se télescoper et à confondre le lecteur.

4. Je renvoie à des extraits d'une interview que m'a accordée l'auteur le 29 novembre 1993, signalés par des astérisques (*, **, ***, etc.).

décrété que la Seconde Guerre mondiale a été « bâclée », les enfants du ghetto de San Li Tun (rejetons de diplomates assignés à Pékin) décident de la faire revivre entre eux, les victimes désignées étant les Teutons, c'est-à-dire les enfants des diplomates d'Allemagne de l'Est. À la petite École française de Pékin, à défaut de Teutons, l'ennemi, c'est tout le monde. Et quand viendra l'armistice, imposé de force par les parents des deux camps, l'ennemi, ce sera le drapeau népalais.

Les enfants ne s'embarrassent pas d'idéologie, tout leur est bon pour épancher leur agressivité, alors que les adultes, eux, infiniment plus habiles et sournois, s'affublent d'une rhétorique farcie de vocables diplomatiques ou de mots-épouvantails. « Ainsi, dans l'esprit des grands, la situation était régularisée : la guerre des enfants était une guerre contre le communisme. J'atteste qu'aux yeux des enfants, ce ne fut jamais le cas » (p. 25). L'enfance est cruelle, amoral, dépourvue de scrupule^{5*},

* « Je considère l'enfance comme l'âge le plus dur et le plus cruel de la vie, et malgré tout comme l'âge le plus *beau* de la vie. Pour moi, la vie belle, ce n'est pas la vie heureuse, c'est la vie *forte*, c'est la vie qu'on vit à fond, et je pense qu'il y a une, comment dirais-je, une « densité » de présence dans l'enfance qu'on ne retrouve plus jamais après. Je ne sais pas, même si on vit en tant qu'adulte très passionnément, on n'a pas l'impression de vivre à fond, on n'est pas tout à fait présent. Il y a comme une partie qui est protégée, qui est comme entre parenthèses. C'est une déchéance que j'ai sentie très fortement au moment de la puberté, comme s'il y avait une partie de moi qui devenait... *fade*. L'enfant est celui qui vit tout à fait, qui est là présent à cent pour cent dans tout ce qu'il fait. Donc, c'est l'âge à la fois le plus dur mais le plus intéressant aussi. »

5. Dans un article intitulé « La tactique de la guerre apache appliquée à la littérature », J.M.G. Le Clézio écrit : « [Les enfants] sont racistes, avares, mesquins. Mais ils sont tout cela à faux, et c'est pour cela qu'ils sont libres. Leurs manies sont fictives, elles n'opèrent sur rien, elles sont rêvées. Bien sûr, s'il pouvaient les mettre en application, ce serait autre chose. Que de crimes, de guerres, de déclarations bouffonnes ! » (*Le Monde*, 4 janvier 1969, p. VIII).

mais en même temps elle met à nu les émotions latentes des adultes, et c'est cette transparence qui les innocent d'une certaine façon. Pour la jeune héroïne de sept ans, le communisme, c'est « un pays où il y a des ventilateurs » (p. 34). La vérité de l'enfance est tout entière contenue dans cet impressionnisme métonymique, dans cette faculté de juger le monde par litotes, dans ce réalisme magique qui rebaptise la place Tien an Men en place du Grand Ventilateur et un simple vélo *made in Pékin* en coursier fringant. De la Chine objective des années 1972 à 1975, celle qui a vu sévir le régime de la Bande des Quatre, il n'est presque pas question, sinon de manière télégrammatique : laideur de la capitale, tristesse de la campagne⁶***. En fait, si Amélie Nothomb parle de cette Chine-là, c'est presque par préterition.

** « La différence entre les enfants et les adultes, ce n'est pas que les uns soient plus méchants que les autres... À mon avis, ils sont furieusement semblables, à cette différence que les adultes ont appris ce qu'on appelle le scrupule. Comme on est, le scrupule naît quand on parvient à se mettre à la place de sa victime. L'enfant est incapable de se mettre à la place de sa victime, moyennant quoi il ira jusqu'au bout. »

6. Dans un texte intitulé « Le goût de la pourriture », Amélie Nothomb écrit : « J'ai passé trois années de mon enfance en Chine, le pays le plus sale du monde, sorte de gigantesque pourriture géographique. » (*Ça s'écrit : les cahiers parisiens*, n° 1, décembre 1993, p. 17).

*** « O.C. : Votre dernier roman se déroule en Chine... Vous brossez un portrait assez dur de la Chine. Est-ce que l'image que vous en conservez est entièrement négative ?

A.N. : Certainement pas. Je pense que c'est un des pays les plus passionnants du monde, mais je pense que les conditions politiques qui étaient celles de l'époque et qui sont aussi celles d'aujourd'hui sont absolument insoutenables. Et à cet égard, je ne puis que renvoyer à Simon Leys, un compatriote qui a beaucoup écrit sur la Chine et en particulier sur la Chine actuelle. Je pense que ses conclusions sont plus que jamais valables aujourd'hui. »

Au demeurant, la narratrice peut toujours exciper du contexte politique de l'époque : « Certes, nous résidions à Pékin ; mais peut-on parler de présence en Chine quand on est si soigneusement isolé des Chinois ? Quand l'accès à l'immense majorité du territoire est interdit ? Quand les contacts avec la population sont impossibles ? » (p. 124) Comment peut-on, sans rire, être diplomate dans un pays dont on ne connaît même pas la composition du gouvernement ? Telle est pourtant la situation inconcevable à laquelle est réduit le père de l'héroïne (voir p. 110). D'où la comparaison suivante, un peu surfaite : « La Chine tient dans ces pages la même place que la peste noire dans *Le Décaméron* de Boccace ; s'il n'en est presque pas fait mention, c'est parce qu'elle y SÉVIT partout. » (p. 128)

Mais au-delà du brouillard politique de la Chine de la Bande des Quatre, au-delà de la guerre infantine du ghetto de San Li Tun, *Le Sabotage amoureux* est surtout l'histoire d'une guerre amoureuse, d'un bouleversement à la fois infinitésimal et ontologique au sein de l'enfance. À l'image de la Chine épique et mythique, le royaume de l'enfance, c'est aussi l'Empire du Milieu, le triomphe du solipsisme où « l'hiérinfante » règne en monarque absolu sur ses désirs... jusqu'au jour où on fait la découverte de l'Autre. Et cette Autre, pour l'héroïne, c'est une petite Italienne à la beauté conquérante dont elle tombe éperdument amoureuse et qui porte le nom d'Elena, quasi homonyme d'Hélène de Troie. Cette découverte de l'Autre, à travers l'amour, sonne le glas de l'enfance totalitaire et égocentrique****.

**** « Elena, pour la narratrice, c'est la première Autre, elle n'a pas eu d'Autre jusqu'à présent. Bon, bien sûr, elle voyait les gens autour d'elle, mais elle n'avait pas besoin d'eux, elle ne se sentait absolument pas dépendante d'eux, et tout à coup il y a cet autre être dont l'existence

L'univers cesse alors de girer autour de l'hiérinfante, et de solifluxion en solifluxion, le voici abordant un continent nouveau, *terra incognita* à la fois hostile et désirable, qui redessine une géographie nouvelle où le Je, ombilic déchu de la terre, se soumet à la loi de l'Autre. « Je veux parler de la découverte que le je fait de l'autre », écrit Todorov en ouverture à sa *Conquête de l'Amérique*⁷. Est-il besoin d'aller si loin, est-il besoin de s'appeler Christophe Colomb errant à la rencontre de l'empereur mythique de Chine, le Grand Khan, quand l'Autre est si près de nous, toujours déjà *en nous* ? La jalousie, la souffrance, le désir contrarié, le besoin d'exister dans le regard d'autrui, autant d'épreuves qui exilent le sujet amoureux à la nuit de sa contingence. Il n'est pas besoin d'avoir lu *Un amour de Swann* ou *Huis clos* pour convenir que même l'enfant qui s'éveille à la passion comprend mieux que quiconque cette phénoménologie de l'amour et cette guerre ontologique qui se livre en lui^{****}. Et cette

est presque comme une menace puisque du coup la narratrice n'est plus autosuffisante. C'est un choc très fort, et je crois que c'est pour ça que je dis que ce n'est pas une autobiographie, même s'il est assez flagrant que ça raconte une histoire qui m'est entièrement arrivée. Ce n'est pas une autobiographie parce que c'est une chose qui est arrivée à tout le monde, ce passage très précis de l'enfance, de la petite enfance, où tout à coup le petit gosse découvre qu'il n'est pas le centre du monde. Parce que je suis persuadée que tout petit enfant se considère comme le centre du monde. »

7. Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 11.

**** « Je pense que la guerre, l'affrontement est partout, et en particulier il culmine dans l'amour qui est en fait la guerre la plus désirable. Pourquoi ? Parce que c'est ce qui nous reste du *duel*. Le duel aujourd'hui a pratiquement disparu. Avant, les guerres étaient faites de juxtapositions de duels ; aujourd'hui, quand il y a une guerre, on lance une bombe et tout le monde est mort. Mais il nous reste l'amour comme

guerre est un mal nécessaire, elle est la seule qui nous permet de nous mesurer à la réalité objective, nous armant contre la vie à venir. Quand l'héroïne découvre avec consternation qu'Elena, refusant de se conformer à son univers fantasmatique, ne daigne voir dans son cheval légendaire qu'un vulgaire vélo, une « révolution copernicienne » s'opère en elle. Le moi devient le jouet du regard de l'autre, n'existe plus que par l'autre.

Il me faudrait du temps pour comprendre qu'une seule chose importait à Elena : être regardée. (p. 58)

C'est elle qui m'a appris à regarder les gens. (...) Quand je la voyais, j'oubliais que j'existais. (p. 87)

Sous mes yeux, ce garçon était en train d'exister pour elle. Et il exista pour au moins dix minutes. Et comme il était dans sa classe, Dieu sait combien de temps il exista encore à mon insu. (p. 102)

Exister à tout prix dans la pensée de l'être aimé, tel est le cri du cœur qui nous pousse à ces stratégies tragiques et bouffonnes pour lesquelles il n'est pas de périls, de bassesses qui ne soient trop indignes. Mentir, faire souffrir, souffrir à son tour sous les yeux de l'être aimé, tous ces stratagèmes sont bons, pourvu qu'ils agissent. Et quand rien de tout cela ne s'avère efficace, il ne reste plus que le *sabotage amoureux* comme baroud d[é]honneur, une délectation morbide et exaltante dans la boue de l'humiliation dont Dostoïevski, le plus grand visionnaire du cœur humain, a si bien parlé.

une situation d'affrontement privilégiée, et tout se passe là. C'est le moment *fort* quoi. Mais c'est le moment de toutes les agressivités aussi. Je crois que le schéma de base de l'amour, c'est ça ; c'est la destruction de l'autre. »